

pas moi qui l'ai tué.... C'est le déshonneur pour moi, cette accusation.... et pour mon fils, la vie perdue, brisée à jamais.... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qui aurait pu croire ? Et il faut que ce soit vous, Daniel, vous qui m'accusiez ! mais Valentin et Bérengère s'adoreront. Le malheur de Valentin atteindra votre fille.... Prenez garde, Daniel, prenez garde, mon ami.... C'est un abîme, qui est sous vos pas.... et c'est vous qui l'ouvrez, de gaieté de cœur....

Daniel écoutait la tête penchée.

Toutes ces réflexions, il les avait faites, dès le premier jour.

Il y eut un silence.

Ils s'observaient ; Daniel restait sur la défensive ; Séverac implorait, toute son honnêteté en révolte.

Cela dura longtemps.

Ce fut le colonel qui reprit la parole.

— Je vois que votre conviction est faite, Daniel et je sens, malheureusement que tout ce que je pourrais dire ne changera rien. Je vous supplie de m'accorder une faveur.

— Je vous l'accorde.... d'avance ! fit le juge avec émotion.

— Je demande à être confronté avec Lafistole.

Le juge eut un haussement d'épaules.

— À quoi servirait cette confrontation ?

— Qui sait ?

J'y consens.... Je prends note, du reste, que c'est vous qui me l'avez demandée....

— Et cette confrontation.... qu'elle ait lieu le plus tôt possible....

— Dès aujourd'hui.

— Merci.

Le colonel se mit à marcher de long en large dans le cabinet du juge. Celui-ci se taisait maintenant.

Il y avait entre ces deux hommes, ces deux amis qui, malgré tout, s'aimaient et s'estimaient, un mot, qu'ils n'osaient prononcer, qu'ils avaient sur les lèvres, mais contre lequel s'insurgeait toute leur affection en révolte.

Plus brave, peut-être, Séverac demanda :

— Est-ce que vous aller me mettre en état d'arrestation.

Daniel n'osait répondre.

Il n'osait non plus regarder le vieux soldat.

— S'il est de votre devoir d'agir, Daniel, n'hésitez pas, arrêtez-moi.... J'ai confiance dans ma cause.... Je ne vous garderai pas rancune....

— Il le faut ! dit Daniel d'une voix sourde.

Séverac essuya son front chargé de sueur.

— Je suis donc votre prisonnier, dit-il....

Et avec un sourire où il y avait, en même temps, de la fierté et de l'amertume :

— C'est la seconde fois que je perds ma liberté. Mais la première, c'est après avoir été relevé mourant sur le champ de bataille de Gravelotte. Cette fois là, il n'y avait pas de juge d'instruction, il n'y avait que des Prussiens.

Et comme M. d'Hautefort faisait un geste de protestation, le vieil officier reprit :

— Je sais à quoi oblige le devoir. Vous faites le vôtre. Et vous en souffrez. A la grâce de Dieu !....

Le jour même, Max de Séverac fut écroué à la prison d'Orléans. Une heure après son arrestation, la ville entière en était instruite et cela faisait l'objet de toutes les conversations.

Jean-Joseph, depuis deux jours un peu souffrant, n'avait pas paru au Palais : il était renfermé chez lui, ne descendant même pas aux heures de repas et ayant prié Clotilde de le faire servir dans son appartement.

Il n'avait donc pu être instruit des projets de Daniel et de l'inculpation qui peu à peu, s'élevait contre Séverac.

Le juge d'instruction venait de rentrer à l'hôtel. Il y avait quelques minutes à peine qu'il avait quitté Séverac et qu'il lui avait fait subir l'interrogatoire, douloureux pour tous deux, que nous avons rapporté.

Il était encore sous l'impression de cette scène, fatigué, le cœur gros, lorsqu'il rentra.

Et la première personne qu'il vit, en arrivant à l'hôtel, fut Bérengère.

Et Bérengère, ne se doutant point de son malheur, était gaie comme tous les jours, confiante en l'avenir, certaine de son bonheur prochain.

Elle embrassa son père comme tous les jours, mais lui n'osait lui rendre ce baiser.

C'est qu'il se disait qu'il allait la faire pleurer, cette enfant, et peut-être la rendre malade, lui torturer le cœur, lui prendre la vie.

Et il s'enfuit, se renferma dans sa chambre, et pleura.

En son esprit, hâtons-nous de le dire, ni remords, ni incertitude. Il croyait Séverac coupable. Et si le colonel avait avoué, il l'aurait laissé en liberté, étant données la nature de l'affaire, les circonstances du meurtre.

Il n'avait ordonné l'arrestation que parce que le colonel niait, e- niait, selon le juge, l'évidence.

Il alla trouver Jean-Joseph pour tout lui dire.

Le vieux magistrat venait de quitter sa chambre et était descendu au salon.

Clotilde et Bérengère, inquiètes de sa santé, se montraient empressées et tendres.

Daniel entra et alla s'asseoir près de la fenêtre, silencieusement. Il y avait encore un peu de bonheur, dans les yeux de sa fille. Il croyait le voir, également, dans les yeux de la mère.

Il allait tout détruire, d'un mot.

De ceux qui étaient là, Clotilde seule l'examinait, le surveillait, prenant garde à son air triste, craignant toujours quelque fatale découverte.

Et il lui semblait justement, à cette heure, que Daniel n'osait la regarder aussi franchement que tous les jours.

Elle s'approcha de lui, pendant que Jean-Joseph continuait de causer avec Bérengère.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? dit-elle très bas....

— Ma pauvre Clotilde.... Souviens-toi de ce que je t'ai dit.... Je t'avais annoncé un grand malheur....

— Eh bien ?

— Ce malheur est arrivé.... Je vois, à votre gaieté à tous ici, à votre calme surtout, que vous ignorez encore ce qui s'est passé.... Je dois vous l'apprendre....

— Daniel, tu m'effraies !

— J'ai fait arrêter le meurtrier de Lafistole....

— Ah ! tu as donc découvert ?....

— Oui.

— Tu es sûr ?

— Les plus graves indices se réunissent contre lui....

— Mon Dieu ! fit-elle, égarée.... Et cet homme, ce malheureux, qui est-il ?....

— Tu vas avoir besoin de courage, Clotilde....

— Parle, parle.... tu me fais peur, te dis-je !....

— L'homme qui a tué Lafistole, c'est.... Séverac !!

Clotilde, certes, ne comprit pas, crut avoir mal entendu, car elle serra nerveusement les mains de son mari, les yeux agrandis, les lèvres frémissantes.

— Qu'as-tu dit ?

— Hélas ! tu as bien entendu....

— Séverac ! le père de Valentin ?....

— Oui.

— Mais c'est impossible.... impossible.... tu te trompes....

— Je l'ai cru, comme toi.

— Et il est arrêté !.... En prison ?....

— Depuis une heure !

— Ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! Lui, le meurtrier de Lafistole ! Mais non, Daniel, non, ce n'est pas lui, je te le jure ! Prends garde ! C'est épouvantable, une pareille erreur ! Ce n'est pas lui ! Oh ! ma pauvre Bérengère....

Elle s'élança vers sa fille, la prend dans ses bras, l'étreint avec une fureur maternelle où passe tout son désespoir.

Bérengère ne comprend pas, Jean-Joseph non plus, mais la pâleur de Daniel et de Clotilde est si grande, si grande leur émotion qu'ils devinent que quelque chose de grave vient d'arriver.

Jean-Joseph se dresse, de toute sa taille maigre, instinctivement prêt à recevoir, debout et le front haut, le coup qui le menace.

Et Bérengère, alarmée, embrasse sa mère en disant :

— Qu'y a-t-il ? Que vient de dire mon père ?

Devant sa fille, Daniel n'ose parler. En vain il le voudrait. Il ne le peut. Sa bouche est close. Et il regarde, silencieux, alternativement son père et sa femme.

Et cette scène eut duré longtemps sans doute, et Daniel se fût pas résigné à parler, quand tout à coup la porte du salon s'ouvre avec violence et un jeune homme entre, blême, les vêtements en désordre, perdant haleine parce qu'il avait couru, l'air d'un fou, et vraiment fou aussi, hélas ! à cette heure suprême où le malheur venait de s'abattre sur lui.

Valentin !

Il regarde ceux qui sont là, aperçoit Daniel, ne s'occupe ni de sa fiancée, ni de Clotilde, ni de Jean-Joseph, et se précipite vers le juge.

Et se tordant les mains :

— Ce n'est pas vrai, monsieur d'Hautefort ?

Daniel baissa la tête.

— Non, ce n'est pas vrai.... Vous n'avez pas fait cela.... C'est un mensonge.... Vous ne l'avez pas emprisonné, déshonoré, tué ?.... Car cette honte, c'est un meurtre !....

Daniel continue de se taire.

— Mais quoi donc ? quoi donc ? murmure Bérengère.

Jean-Joseph s'avance, s'adresse à son fils :

— Avant l'entrée de Valentin, tu allais nous apprendre une mauvaise nouvelle.... Parle !....